BOUNDZANGA (Noël Bertrand) et NDOMBET (Wilson-André) (dir.), *Le malentendu Schweitzer*

L'Harmattan, 2014, 218 p.

Jean-Paul Sorg

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2083>

DOI : 10.4000/alsace.2083

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 526-527

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Jean-Paul Sorg, « BOUNDZANGA (Noël Bertrand) et NDOMBET (Wilson-André) (dir.), *Le malentendu Schweitzer* », *Revue d'Alsace* [En ligne], 140 | 2014, mis en ligne le 01 septembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2083> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2083>

aux similitudes ou analogies (saisies par les témoins gabonais) entre Schweitzer et l'*onganga*, entre son hôpital et non pas un village africain (les biographes ont pris l'habitude de parler de l'Hôpital Schweitzer comme d'un « village-hôpital »), mais plutôt un campement thérapeutique, espace de promiscuité et de « grand fouillis » (en fang, *andzumé*), plutôt encore un refuge protecteur et néanmoins provisoire, précaire. Sens africain de la précarité de toute chose et, corollairement, de la valeur de l'instant. *Mbémbé assè dia* (« Rien n'est éternel »).

Interprétations donc croisées et ambiguës de l'œuvre du Dr Schweitzer, personnage historique, européen et universel, d'un côté, et « icône africaine » de l'autre. La « figure » de l'homme fixée en icône et en caricature, magnifiée ici et insultée là... Pente ascendante et pente descendante de tout mythe? L'icône africaine, construite sur place par la parole, la palabre, ne doit rien ou pas grand-chose à l'icône occidentale, peinte par les médias, que Schweitzer fut aussi dès les années cinquante. Les deux « images » ne se laissent pas superposer. L'une n'est pas plus juste que l'autre. Aucune n'est un reflet net de la réalité. Les deux sont des artifices, des artefacts culturels. Augustin Emame nous invite en définitive à nous situer sur « le terrain du malentendu productif », à reconnaître que le malentendu entre les systèmes de culture, systèmes de perception, peut être au final productif, nous dirons même « créatif », en ce qu'il oblige à s'expliquer et qu'en expliquant on éclaire. La leçon d'anthropologie, bien conduite, débouche sur une leçon d'humanisme ou d'humanité.

Jean-Paul Sorg

BOUNDZANGA (Noël Bertrand) et NDOMBET (Wilson-André) (dir.), *Le malentendu Schweitzer*, L'Harmattan, 2014, 218 p.

Nul doute que l'ouvrage collectif intitulé *Le malentendu Schweitzer* rebondit sur l'idée d'un malentendu productif, dégagée et soulignée par Augustin Emame dans *Docteur Schweitzer, une icône africaine* (voir notre compte rendu ci-dessus). Des universitaires gabonais y ont signé douze études fort diverses et de facture inégale, dont deux avaient été exposées au colloque international organisé à Lambaréné, les 8 et 9 juillet 2013, sur le thème général « Albert Schweitzer : une aventure africaine ». L'ensemble oscille, par saccades, entre la reconnaissance obligée de l'action humanitaire médicale du Dr Schweitzer, dont on ne saurait nier la valeur pratique, et le soupçon lancinant de rester collé à un « humanisme colonial », avec à la base une idéologie raciale (le genre humain comprend plusieurs races, parvenues à des degrés différents d'évolution technique), voire raciste (il existe des races congénitalement inférieures). Or, jamais Schweitzer ne s'exprime en ces termes. Dans son action comme dans sa pensée prévaut un humanisme universel qui commande la solidarité entre tous les hommes et vise un idéal de civilisation pluriculturelle.

Faute, malheureusement, d'accéder à des textes pourtant traduits en français, édités et disponibles, la plupart de ces chercheurs historiens et anthropologues gabonais ignorent qu'en chaire le pasteur Schweitzer avait dénoncé les atrocités du colonialisme avant la Grande Guerre déjà. « Qu'ont apporté là-bas nos nations européennes qui se targuent d'être chrétiennes ? Où l'homme blanc est passé, il y eut de l'effroi et du malheur, esclavage, massacres, alcool, débauche et prostitution. Le livre qui raconterait dans le détail comment les nations chrétiennes ont envahi le monde serait un livre d'horreur du commencement à la fin... » (Sermon du 26 janvier 1908 à l'église Saint-Nicolas de Strasbourg. Cf. *Agir, 21 sermons sur les missions et l'humanitaire*, éd. Ampelos, 2009).

Les auteurs du *Livre noir du colonialisme* (Robert Laffont, 2003) auraient pu citer des pages de Schweitzer. « De l'extermination à la repentance », avaient-ils affiché en sous-titre. Lui avait donné à son engagement humanitaire le sens d'une expiation des crimes commis au nom de la civilisation. Mais comme il est difficile, même pour les historiens, de comprendre un homme dans son époque, déterminé par elle, certes, mais se déterminant aussi dans le refus, la protestation contre ses idées et ses pratiques dominantes. Et comme il paraît plus difficile encore d'admettre que des hommes puissent agir en ayant un cœur pur, sans calculer leurs intérêts, sans compter sur des récompenses, ni en ce monde ni dans l'au-delà.

La modernité, une certaine modernité, se déploie comme « ère du soupçon » (Nathalie Sarraute). Les intellectuels gabonais se veulent modernes et prouvent leur esprit critique, leur indépendance, en cultivant le soupçon à l'égard de ceux qui venus sur leur continent avec de bonnes intentions ne sauraient pour autant être lavés d'arrière-pensées et disculpés des méfaits de la colonisation. En conclusion générale de l'ouvrage, on lit : « Il serait exagéré d'affirmer que l'humanisme d'Albert Schweitzer dans son hôpital de Lambaréné, toute sa vie durant, avait le regard rivé au miroir du Prix Nobel ». Ce serait exagéré, bon, mais tout de même, n'est-ce pas, il devait y penser... Ce n'est donc pas faux ! Ainsi se résume l'esprit collectif de ce livre qui, soupçonneux, mal fondé, mal étayé, sans bibliographie solide, n'est ni réellement critique ni historique.

Jean-Paul Sorg

CAGNAC (Bernard), *Alfred Kastler, Prix Nobel de physique 1966. Portrait d'un physicien engagé*, Éditions rue d'Ulm, 2013, 75 p.

En un demi-siècle, trois scientifiques alsaciens se sont vu attribuer un prix Nobel : Alfred Kastler (1966), Jean-Marie Lehn (1987) et, plus récemment, Jules Hoffmann (2011). Ils s'inscrivent dans la lignée des cinq scientifiques, enseignants et chercheurs, de la *Kaiser-Wilhelms-*